

Pourquoi avons-nous besoin de modèles ?

Se construire seul est impossible. Durant sa vie, c'est même en empruntant des « traits » à quelques autres que l'être humain se bâtit. Dans le cercle familial d'abord, puis dans la diversité des figures qu'il rencontre, il choisit à qui ressembler, de qui s'inspirer. À tout âge. Repères.

“**L**e moi, c'est un objet fait comme un oignon, on pourrait le peler, et on trouverait les identifications successives qui l'ont constitué », expliquait le psychanalyste Jacques Lacan, il y a un peu plus de cinquante ans¹. Plus d'un demi-siècle après ? Le moi ressemble toujours à ce qu'il était. Une pelote de nos modèles passés et présents, avec des couches très enchevêtrées. Mais, en 2021, il semble que celles-ci soient encore

plus serrées : tant d'icônes « influenceuses » circulent sur le marché pour nous expliquer à qui nous devons ressembler. Sur le web, vitrine de tout ce que nous voudrions être et avoir, nous « shoppons » ainsi des insignes pour habiller notre identité. La robe de Meghan Markle, les baskets de Kamala Harris, les moufles de Bernie Sanders... Au risque, finalement, de nous y perdre totalement. Et donc de nous mettre, chacun de son côté, à douter : « Mais qui suis-je dans le fond ? » C'est aussi parce que cette question revient de plus

en plus fréquemment sur leur divan que les psychanalystes de l'Association lacanienne internationale (ALI) proposent, cet été, un webséminaire entièrement consacré à la question des identifications². Parce que les patients d'aujourd'hui s'interrogent : à force d'assignations imposées par l'époque, à quel saint se vouer ?

Pris dans les pièges de l'envie, de l'admiration, de l'imitation, de la comparaison, ils le disent, ils s'y noient. Comment, dès lors, agir en amont pour opérer un tri parmi toutes nos panoplies ? Comment garder >>



>> les essentielles – celles qui nous grandissent – et nous défaire des limitantes – celles qui nous plombent ?

La mère et le père comme premières références

L'identification est un phénomène irréductible qui concerne, en premier lieu, chaque nouveau-né. Ne serait-ce que pour apprendre à parler, il faut qu'il ait, face à lui, un autre suffisamment aimable à imiter. « Ainsi, d'emblée, c'est en interprétant, puis en copiant les signaux et les paroles de la figure maternante, puis ceux du second parent et des proches, que l'enfant apprend à se faire comprendre, décrit Thierry Roth³, psychologue et psychanalyste. Au début de la vie, s'identifier à ses parents, c'est-à-dire les prendre pour modèles, n'est donc pas un choix, mais une nécessité. » Et nous avons tous pu, un jour ou l'autre, le constater.

Que disent de plus ces ressemblances que, très précocement, tout le monde s'amuse à repérer : « Il a le sourire de sa mère », « Elle a les mimiques de son père ! » ? C'est bien dans ces toutes premières identifications du bébé que se construisent, en plus de la génétique, les ressemblances familiales. En s'appuyant sur les regards, les sourires, mais aussi sur les qualificatifs qui pleuvent au-dessus du petit lit. « Le plus souvent pour le meilleur, mais parfois aussi pour le pire, reprend Thierry Roth. Car s'il est assurément profitable d'être perçu comme une princesse ou un trésor, il peut aussi être d'ores et déjà encombrant de faire avec certains signifiants. » « Elle est plus ronde que son frère », « C'est une boule de nerfs ! » À peine âgé de quelques saisons, tout enfant est ainsi déjà affublé

“S’inspirer, même quand on est adulte, cela permet de cultiver une vision un peu idéalisée de soi-même” Anthony Huard

de son trousseau de mots qui le hisse ou l'aspire. « L'inconscient ignorant le temps, il arrive que je reçoive des patients qui se plaignent encore de ces étiquettes qu'on leur a collées lorsqu'ils étaient enfants : capricieux, boulotte, pleurnichard... », remarque le psy. Souvent, les paroles que l'on nous attribue précocement ont, en effet, le pouvoir de nous harponner, et donc de nous identifier durablement.

Le temps des héroïnes et des héros

Tout au long de leur croissance, les enfants façonnent ainsi leur personnalité en puisant leurs modèles dans leur environnement qui, progressivement, s'ouvre à d'autres références, en plus de leurs parents. Vers qui se tournent-ils ? Aussi bien vers des personnes réelles (une jolie marraine, un oncle sportif...) que des personnages de fiction (Spider-Man, Mulan, Harry Potter...). Et dans leur imaginaire foisonnant, voilà que filles et garçons se mettent à se rêver en s'identifiant, c'est-à-dire en s'envisageant dans la peau d'un autre, comme s'ils enfileraient les panoplies de leurs héroïnes et héros préférés. Comportement, gestuel, expressions... « Quand je les reçois, les enfants parlent sou-

vent de leurs figures d'identification comme de costumes qu'ils auraient à leur disposition, souligne Anthony Huard, psychologue et psychothérapeute. Et ces déguisements ont une grande importance : ils sont, certes, comme des habits trop grands, mais ils répondent au besoin essentiel de se projeter dans des vêtements qui, comme un cap, les poussent à grandir en leur permettant de se construire un “moi-projet”. »

De quoi regarder autrement la petite fille qui joue à l'institutrice. « Pendant plusieurs heures par jour, à l'école, elle n'a d'autre choix que de rester assise à écouter sa maîtresse, reprend le spécialiste. Or, le soir, l'identification lui confère, de manière imaginaire, et dans un retournement, le pouvoir d'agir là où elle est d'habitude passive : c'est elle qui devient l'actrice, elle qui enseigne, et les peluches sont priées d'écouter. » Un jeu magique, on ne peut le nier.

Le deuil des parents idéaux

Durant l'adolescence, exit père et mère tout-puissants. Et d'autres identifications se mettent en place, puisque les images parentales ont chuté (quitte à se rétablir après). C'est désormais auprès des jeunes gens de leur âge ou de leurs stars préférées (youtubers, instagrameuses...) que les ados expérimentent d'autres types de modèles, même s'il reste bien sûr, >>

>> au cœur de l'oignon, des traces de tout ce qui a été précédemment investi. « C'est comme si la Rome antique et ses grands monuments tombaient en ruine après un cataclysme, relève Anthony Huard. Bien sûr, il reste des vestiges, comme un socle, sur lesquels le jeune va construire quelque chose de différent, mais ses sources d'inspiration sont désormais toutes ailleurs que dans son foyer. »

Là où l'enfant cherche des modèles adultes « différents » de ses parents pour s'étayer, l'adolescent, lui, en trouve des « opposés » pour se construire en « contre ». « Il tente ainsi de rompre avec les images d'antan, reprend le psychologue. En troquant sa première garde-robe identificatoire au profit d'une nouvelle qu'il emprunte chez ses pairs, il se met à revêtir ce qu'il convient de porter lorsqu'on a son âge, à une période donnée. » Et, en 2021, s'il hésite à choisir ses icônes, le Net est là pour lui dire ce qui est « stylé » Et ce qui est déjà dépassé.

La pression des assignations

Un jeu de jeunes, alors, celui des identifications ? Oui et non, car dans le fond, nous le savons : à l'âge adulte, nul ne cesse réellement d'y jouer. Pour continuer à se rêver meilleur que l'on est et, donc, pour continuer à avancer, progresser dans sa vie professionnelle, sociale ou familiale. « S'inspirer, avoir des modèles, même quand on est devenu femme ou homme, cela permet de cultiver une vision un peu idéalisée de soi-même, poursuit Anthony Huard. Et surtout, cela nous encourage à investir plus sereinement la scène sociale : parce que nous ne sommes pas les mêmes au travail

qu'avec nos amis ou en famille, nous pouvons ainsi continuer à jouer à élire nos tenues, dans une armoire de panoplies qui, il faut bien le dire, est de plus en plus garnie. »

Problème : aujourd'hui, celle-ci tend parfois à nous déborder tant elle est chargée. « Bien sûr, par rapport à d'autres époques, la diversité des exemples qui nous sont proposés aujourd'hui peut apparaître comme un gain de liberté, explique Thierry Roth. Mais il faut bien voir que celle-ci agit parfois comme une tyrannie puisque, partout, on nous dit désormais ce que l'on doit faire et quoi être à travers des injonctions identificatoires. Il faut être "bi", "végan", "geek"... Ainsi, ce n'est pas un hasard si arrivent maintenant en consultation des patients qui apparaissent plus libres, mais s'avèrent surtout plus perdus, flottants, changeants, y compris dans leur identité genrée. Moins soumis à une autorité symbolique qui, autrefois, limitait les possibles, beaucoup se perdent, en effet, dans ce monde d'images formatées où ils cherchent une réassurance identitaire qui passe notamment par les "j'aime" qu'on dépose sur les réseaux, sous leurs photos. » Ainsi, plutôt que de jouer avec les vertus des identifications qui parlent de nos choix et nous grandissent, nous voilà de plus en plus encombrés par des assignations qui agissent comme des obligations et nous rapetissent.

Le tri des panoplies

D'où cette question qui revient régulièrement de la part de celles et ceux qui consultent : « Mais moi, qui suis-je, dans le fond ? » En quoi consiste alors le travail mené avec les psys ? Les identifications étant en bonne partie inconscientes, une première étape est de permettre aux patients de les repérer lorsqu'ils parlent d'eux. Que disent-ils des modèles qui ont peuplé leur enfance, leur adolescence ? Comment se qualifient-ils spontanément aujourd'hui, et pourquoi ? « Ensuite, s'ils étouffent sous un excès d'injonctions identificatoires qu'ils ne parviennent plus à trier, ou s'ils sont coincés dans une seule qui les écrase en les assignant, le travail consiste à progressivement leur permettre de s'en décaler, grâce à la mise en parole et au jeu de la langue que permet l'association libre. À eux, dès lors, de choisir ce qu'ils vont en faire », note Anthony Huard.

S'en détourner ? Les garder ? Les liquider ? « La visée de la psychanalyse est de s'assurer que le mouvement des identifications devienne fluide, que le sujet ne se sente plus réduit par les mots ou les images qu'il a, au cours du temps, endossés bon gré mal gré, conclut le psychologue. Dans toutes ses identifications, il s'agit en effet pour lui de parvenir à trouver son propre énoncé. C'est-à-dire de pouvoir à un moment annoncer : "Moi, avec toutes mes identifications, tous mes modèles, tous mes vestiges, voilà qui je suis." » Autrement dit : « Ça, c'est sûr, c'est bien moi ! » ■

1. Jacques Lacan dans *Les Écrits techniques de Freud* (Seuil, "Points essais").
2. En savoir plus sur www.freud-lacan.com.
3. Thierry Roth, auteur des *Affranchis, addictions et clinique contemporaine* (Érès).

